

UN ARTISAN QUI VOYAGE DANS LE TEMPS

Spécialiste de nos ancêtres les Lacustres, Jacques Reinhard a plus d'une corde à son arc

Aline Andrey

Dessin, archéologie, tissage et vannerie primitive, autant d'arts que manie avec dextérité Jacques Reinhard, le tout enrobé d'une bonne dose de pédagogie et d'amour de la transmission. Si l'artisan est doté d'une patience infinie, il ne tient pas en place et travaille sans cesse. Au point qu'en ce mois de décembre, il jongle entre une exposition de dessins et la fabrication de divers tissages pour le marché des artisans de Fribourg.

Il y a peu, il donnait encore des stages de vannerie sauvage au Village lacustre de Gletterens, dont il est l'un des initiateurs. A deux pas, dans l'ancienne laiterie du village de Grandcour, il nous ouvre les portes de son atelier. Plusieurs travaux sont en suspens sur les métiers à tisser: écharpes, linges et torchons. Torchon, un mot qu'aime bien cet homme aux mains travailleuses, admiratif de ses grands-parents paysans, des agriculteurs et des pêcheurs de sa région. «Ils m'ont beaucoup appris sur la nature et l'utilisation des matières premières qu'elle nous offre. Ce sont des gens pauvres qui se débrouillent.» Lui-même ne cache pas connaître la disette. Son atelier n'est pas chauffé. Et il vit quelques étages au-dessus, dans une simple chambre. Des hauts et des bas, pour celui qui ne se définit pas comme optimiste, mais «en vagues», et dont les yeux bleus rappellent les eaux du lac de Neuchâtel ou celles de l'océan Atlantique qu'il a contemplé pendant quelques années en Bretagne avant de revenir en 2015 dans sa région natale.

LE SENS DE LA VIE?

Né il y a 70 ans à Estavayer-le-Lac, Jacques Reinhard confie s'être trompé d'époque, sans savoir laquelle lui aurait convenu. «Les mêmes questionnements sur le sens de la vie étaient déjà présents dans les grottes préhistoriques», estime Jacques Reinhard, qui a l'impression de n'avoir rien décidé. «Tout est arrivé comme ça.»

Passionné de dessin depuis son enfance, il étudie cet art notamment auprès du peintre Pierre-Eugène Bouvier. Puis l'archéologie à l'Université de Fribourg. Jacques vit en plein les années hippies, la guitare à la main, chantant du Dylan dans les cafés, entouré de ses potes. Il devient enseignant de dessin, tout en se formant aux techniques du tissage.

Dans les années 1980, il coordonne

les fouilles archéologiques d'Haute-rive-Champévèyres, avant de travailler au Musée d'archéologie de Neuchâtel. Fasciné par les objets tissés retrouvés lors des fouilles, il les reconstitue et s'offre ainsi une plongée dans le temps de quelque 5000 ans. Des chapeaux, des vêtements, des fourreaux, des filets de portage, des peignes, des récipients. Autant d'objets dont foisonne son atelier. «Lors de mes formations, on va dans la nature chercher la clématite, le houblon, le noisetier, le tilleul... Et on fait. Tout est là, à portée de main. Il faut de la patience et l'envie. Si ce savoir-faire ne sert à rien économiquement parlant, il permet de ne pas perdre le lien avec nos ancêtres, à commencer par nos grands-parents. J'aime montrer qu'on peut utiliser nos mains autrement que sur un clavier, raconte-

l-il. Le patrimoine immatériel est malheureusement très mal transmis en Suisse. J'ai un savoir-faire que j'aimerais partager. J'ai eu beaucoup d'élèves, mais j'ai besoin maintenant d'un clan, d'un village.»

ÉCLECTISME

Celui qui semble hors du temps s'interrompt un instant pour répondre à son natel... «C'était ma fille. Je garde ma petite-fille ce soir», explique avec bonheur le grand-père qui cumule les activités. A croire qu'il a le don d'ubiquité.

Dans son atelier, l'artiste ne cesse de bouger d'un endroit à l'autre pour montrer tel nœud de vannerie primitive, tel collier de perles de grémil, tel catalogue de reconstitution florale de l'époque égyptienne auquel il a contri-

bué. Une caverne des mille et une nuits d'un archéologue dont les yeux pétillent à l'évocation de ses voyages en Egypte et au Soudan. «Le contenu du musée du Caire dépasse tout ce que l'on peut imaginer...»

Spécialiste de ces temps anciens, Jacques Reinhard garde un œil acéré sur son époque. Sur son site, il interroge: «Sommes-nous en train de détruire notre planète, d'empoisonner son atmosphère, de modifier la vie au point de la détruire irrémédiablement? (...) Faut-il se laisser modeler par des pouvoirs financiers et industriels au point de ne plus savoir se nourrir ni se soigner ni se débrouiller en autonomie, sans en rendre compte à des "supérieurs", à des "hiérarchies", à des "lobbies"?» Et l'auteur de ces lignes d'esquisser une piste pour ne pas se perdre

totallement, celle de redécouvrir et de transmettre les savoirs manuels et les gestes «comme un patrimoine précieux qui nous relie intimement à notre humanité et à notre planète». ■

Pour aller plus loin: jacquesreinhard.com
experimenter-la-prehistoire.ch
village-lacustre.ch

Exposition jusqu'au 23 décembre à L'Espace Aurore à Sorens (route des Jorettes 31). Ouverture du vendredi au dimanche de 14h à 18h ou sur rendez-vous (026 915 13 83). espace-aurore.ch

Marché de Noël des artisans créateurs à l'Arsenal à Fribourg (derrière les Remparts 12), vendredi 14 décembre de 17h à 21h, samedi 15 de 10h à 20h et dimanche 16 de 10h à 18h. artisanscreateurs.ch



Toujours en mouvement, Jacques Reinhard fait une pause, le temps de la photo.



DE BIAIS

Christophe Gallaz

LE TRAJET MENTAL DES GILETS JAUNES

La crise des Gilets jaunes en France est passionnante à plusieurs égards, dont celui de sa dynamique au fil des semaines.

Tout aura donc commencé par un semis de manifestations publiques, mais guère massives à ce stade initial, portées par un réflexe beauf s'enracinant pourtant déjà dans la souffrance économique de toute population contemporaine en Europe et bien au-delà. «Beauf» étant le mot qui

désigne, d'après plusieurs BD signées Cabu (*Le Grand Duduche, Mon beauf, À bas toutes les armées ou Les nouveaux beaufs*), le bourgeois moyen conservateur, grossier et phalocrate. Il s'agissait alors en effet de protester contre la décision, fraîchement annoncée par le Gouvernement d'Emmanuel Macron, d'élever le prix des carburants fossiles pour fortifier les caisses publiques de ce surplus gagné, et consacrer davantage de moyens à la lutte contre le réchauffement climatique. Objectif à la fois cruel et nécessaire, voire urgent.

Les Suisses que nous sommes eussent-ils accepté ce sacrifice? Je ne l'exclus guère – tant les exemples abondent, sous nos latitudes confédérales et dans le passé récent, en scrutins conclus par un autosacrifice ponctuel des individus-citoyens au nom d'un intérêt général durable. Ce fut tout autre chose chez nos voisins français, comme on le sait, puisqu'ils entreprirent de râler selon la plus prévisible de leurs traditions collectives. Et c'est à partir de là que la dynamique révéla progressivement,

et magnifiquement, l'état psychologique et politique des êtres sur notre planète, je veux dire bien au-delà de l'Hexagone et de notre continent.

D'abord advint la séquence heureuse: la contamination positive des causes. Au mobile des protestataires exclusivement tournés sur eux-mêmes en tant qu'individus, ou plus précisément sur leur porte-monnaie défendu dans le mépris de toute considération d'ordre environnemental, s'ajouta le mouvement d'une solidarité franchissant les compartimentations du corps social et professionnel défavorisé. Où vivent non seulement les chômeurs et les sans-travail, mais aussi les vertueux acharnés – tel cet éleveur de volailles en Bresse devenu le héros d'une vidéo fort émouvante évoquant ses affaires matérielles au quotidien.

Cette première phase noble aura représenté l'acmé du soulèvement voire de la révolution tels qu'on les rêve et qu'ils sont représentés aux siècles des siècles par la rhétorique politique, l'art de la chanson populaire, la musique et les arts plastiques. Mais aussitôt s'en-

chaîna la suite des événements – marqués, eux, par la viscéralisation des discours et des comportements.

Une mutation psychologique avait en effet frappé les protagonistes de la première heure, qui les avait rendus ivres d'eux-mêmes et de leur action, ou portés par l'euphorie de la protestation mise en spectacle, au point d'agréger autour d'eux la masse accrue de tous ceux que la tournure effrayante de notre monde pousse aux «Après moi le déluge» irresponsables.

À ce point des choses, et dans la mesure où l'on aurait disposé d'un regard pouvant se tourner à la fois vers la scène française et vers la scène internationale, on aurait observé ceci, par exemple: d'une part quelques dizaines de milliers de Gilets jaunes massés dans les rues de Paris, et de l'autre la réunion du G20 à Buenos Aires.

Et l'on aurait compris qu'à ce moment-là de leur trajet mental, les premiers ne se trouvaient plus seulement enrégés par la hausse du prix des carburants dans l'Hexagone ou par le destin des volaillers; mais aussi, quoique plus diffusément et sans

doute même inconsciemment, par l'arrogance des seconds et leur ballet de profiteurs veules autour du Saoudien assassin. C'est ainsi que toute révolte non structurée, ou non méditée dans le long terme, dérive presque inévitablement vers le pire – y compris vers la non-réalisation des objectifs, et finalement vers une forme de suicide collectif.

Qu'observat-on, par exemple, en ce week-end passé qui fut le premier de décembre? La mise en chaos des rues parisiennes, bien sûr, avec toutes les destructions matérielles que suppose pareil processus entropique; et surtout l'empêchement, sur les lieux, de tout travail et de toute rémunération de ce travail.

Autrement dit l'opération des Gilets jaunes en France, envisagée puis développée par ses initiateurs comme une lutte contre les puissants qui décroissent et qui règnent en s'arrogeant tous les privilèges de la fortune, se déroule comme une attaque de ceux que ces puissants écrasent aussi. Ainsi se boucle la boucle du récit sublime insensiblement aveuglé par lui-même. ■